

Michel Bousseyroux

La passe de Lacan

Un effet de trou d'R

Il s'agirait que le psychanalyste, dans sa pratique, soit assez poète. Car « il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation, et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne. Je ne suis pas assez *pouâte*, je ne suis *paspouâteassez* ! », soupirait Lacan à la dernière leçon de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, le 17 mai 1977. Il s'agirait que l'analyste se hâte de produire, par son interprétation, ce que Lacan appelle alors « un effet de trou », plutôt qu'un « effet de sens » auquel nous restons toujours trop collés et qui nous endort. Un effet de trou qui puisse nous réveiller au réel. Cet effet de trou est ce qu'il arrive que produise, encore que ce soit assez rare, le poète, quand il parvient à « réaliser ce tour de force de faire qu'un sens soit absent », de le réduire à un « *sens blanc* ». Lacan s'appuie sur la topologie du tore troué pour expliquer ce qu'il entend par ce tour de force.

Lacan utilise deux tores troués, enlacés l'un dans l'autre, dont la surface a été réséquée, par élargissement de la taille de leur trouage, jusqu'à se réduire à deux carrefours de bandes (comme les appelle Jean-Michel Vappereau dans *Etoffe*). Lacan montre, dans la leçon du 15 mars 1977, que ces deux carrefours de bandes peuvent par glissement s'imbriquer, s'emboîter de trois façons. Soit, les deux bagues dont est constitué le carrefour de bandes s'emboîtent complètement dans celles de l'autre : c'est le cas de figure du sens, lequel est double dans la parole pleine. Soit, elles se déboîtent complètement, ce qui fait alors place au cas de figure de la parole vide, dont le propre est de n'avoir qu'une signification. Soit encore, elles ne se déboîtent *qu'à moitié*, l'une seulement des deux bagues de chaque carrefour de bandes restant emboîtée dans une des bagues de l'autre. On voit bien, quand on manipule ces deux carre-

fours de bandes, que ce troisième cas de figure crée comme *un effet de trou d'air dans le sens* ! Ce semi-déboîtement torique a un effet qui est de l'ordre *du trou d'R*. Car c'est *dans R*, dans le Réel chirurgical du trou torique que s'opère le passage du sens au sens-blanc et que se produit ce qui a pour effet de faire que soudain le sens manque... de sa moitié.

De cette topologie, que ressort-il ? Qu'il est tout à fait possible de concevoir une opération sur le sens, toujours double, de la parole dont l'effet soit tel qu'un sens s'en absente et se réduise au réel d'un sens en blanc. Lacan en trouve le plus bel exemple dans la poésie amoureuse de Dante, pour qui Béatrice incarne au plus près du réel cet appel d'air que la signification vide de l'amour crée dans le sens double que prend toujours le désir, en tant qu'il est désir de l'Autre. Telle est la thèse que soutient Lacan dans le séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Ce qui conduit aussi Lacan – ainsi s'achève ce séminaire – à se désoler de n'être « *paspouâteassez* », tout en se demandant si la psychanalyse ne pourrait pas « orienter les gens qui s'y assouplissent », plutôt que de les orienter vers leurs souvenirs d'enfance, « vers l'apparemment à un *pouâte*, un *pouâte* entre autres. »

Un poème signé « Là quand »

Lacan a écrit un texte qui fait écho à ce « papouâte » tout en y apportant une nuance d'importance et non sans y ajouter un témoignage de sa propre passe. Ce texte était destiné à être probablement lu au séminaire, comme il est mentionné en haut de page, mais n'a finalement pas été lu. Il s'agit du manuscrit n°83 qui fait partie des 117 œuvres graphiques et manuscrites que Lacan avait remis un jour à Jean-Michel Vappereau, et que celui-ci a mis en vente à Paris, à l'Hôtel Dassault, le 30 juin 2006. On en trouve les fac-similés publiés dans le catalogue d'*Artcurial* (« Œuvres graphiques et manuscrites de Jacques Lacan », avant propos de Roland Dumas, introduction de Jacques Roubaud, *Artcurial*, 2006, p. 48). Ce texte est écrit à l'encre violette, avec des passages raturés puis corrigés à l'encre noire et avec en haut de page rajouté « À lire après ». Il n'y a pas de date. C'est donc un écrit que Lacan avait relu et corrigé, qu'il avait rédigé en vue de sa lecture, semble-t-il, au séminaire, et que l'on peut dater du courant de l'année 1976 ou 1977.

« Comme je suis “né” poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit : “Etre où ?” Ce qui s'écrit de plus d'une

façon, à l'occasion : étrou. Le refuser pour que l'étrou vaille..., tient le coup quoiqu'en suspens ».

C'est un poème signé : Là-quand..., parce que ça a l'air d'y répondre, naturel ment.

J'aurais avancé ça, si la passe, je m'y étais risqué. Mais je suis trop vieil analyste pour que ça serve. Y ajouter « à quiconque » serait déplacé.

J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres, — ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à *leur* servir.

C'est la plus bête salade que je connaisse. Bête au fond que j'ai des auditeurs, parce qu'à ce poème ils se bercent, vraisemblablement.

Cela m'angoisse. Comme tout le monde, quand le réel ment assez pour être senti mental. Phobie dans ce cas on le sait : moi « allergique » à mon auditoire. ”

La porte étrou-hâte

Cet écrit retient notre attention par la concision extrême avec laquelle Lacan parle de sa passe, de la façon dont il aurait pu la formuler s'il s'y était risqué. On peut rapprocher ce texte de ce qu'écrivait aussi Lacan dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », datée du 17 mai 1976 (*Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 572) : « je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. » Mais pourquoi Lacan se dit-il « né » poème ? Cela ne peut vouloir dire que ceci : qu'il est né poème de par son nom propre, de par le nom de famille qu'en naissant il a reçu de son père. Parce que ce nom est un poème. Un poème de « papouète », un poème de *pas-poète-papou* qui le dés-apparente du pater de la nomination familiale. Lacan est un poème, encore plus court qu'un *haïku*, qui se dit « Etre où ? », qui s'écrit « étrou » et qui est signé « Là quand ». Lacan fait jouer l'homophonie entre « être où ? » et « est trou », qu'il écrit en contracté *étrou*, comme si le trou absorbait la copule : Lacan étrou. Le prédicat s'oublie dans le trou que fait la nomination. Lacan est un poème qui s'écrit *étrou* et dont la signature est à lire sur la bouteille de Klein.

Le nom, comme tel, est un poème, et ce poème, comme tel, comme effet de trou, s'écrit *étrou*. Et s'il est si court, ce poème, c'est qu'*étrou-hâte* est la porte de la nomination ! La passe de Lacan, qu'il a,

comme la mer, toujours recommencée, aura été d'avoir fait rentrer le Nom-du-Père que son nom propre supporte dans les communs du langage, dans ces deux adverbes de lieu et de temps qui s'y font entendre : *là quand*. On se retrouve là dans le droit fil de ce que Lacan avançait déjà dans le séminaire *Le sinthome* du 10 février 1976 (p. 89), quand il disait que Joyce a beau chercher à valoriser aux dépens du père le nom qui lui est propre, ça n'aboutit jamais qu'à une chose, « c'est à faire rentrer le nom propre dans ce qu'il en est du nom commun », et terminait en disant : « puisque j'en suis arrivé là à cette heure, vous devez en avoir votre claue, et même votre *jaclaue*, puisque aussi bien j'y ajouterai le *han* qui sera l'expression du soulagement que j'éprouve à avoir parcouru aujourd'hui ce chemin. Je réduis ainsi mon nom propre au nom le plus commun. » On peut noter que Lacan opère cette réduction de son nom propre de telle sorte que son énonciation satisfasse performativement au moment même de conclure cette séance de son séminaire, qui portait sur l'usage qu'a fait Joyce de son nom propre. En faisant rentrer son nom propre dans tout ce qu'il y a de plus commun, une simple fonction adverbiale, Lacan s'est *pouâtivement* réduit à n'être qu'une « fonction volante » (ainsi définit-il le nom propre dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, le 6 janvier 1965) naviguant entre la topologie et le temps.

L'urgence de servir

On sait que Lacan ne se réjouissait guère de l'affluence grandissante qu'attirait son séminaire, et qu'à maintes reprises il s'en plaignit, exprimant le souhait qu'il y ait moins de monde. Ce n'était pas de sa part une coquetterie. Il s'agissait là de son rapport à ce qui pouvait le causer à dire. Ce qui, je pense, permet de lire le « bête au fond que j'ai des auditeurs, parce qu'à ce poème ils se bercent, vraisemblablement. » Lacan témoigne en effet que ça n'est pas sans l'angoisser, voire même le rendre phobique, allergique, cette si grande foule de son auditoire. Ça fait bouchon, ça comble le manque qu'est la cause du désir dont son auditoire incarnait le semblant d'objet, de ce que ce soit toujours en la position du psychanalysant qu'il se soit offert à l'enseignement.

Lacan se dit aussi trop vieil analyste pour que ça serve. À qui ? Pas à quiconque, *aux autres, aux autres analystes*. Car la question est bien de se demander, non seulement à *quoi* ça sert (en tout cas, pas à se bercer d'une nomination), mais à *qui* ça sert, la passe. Car la passe ne vaut,

comme expérience d'École, que de servir à ce que d'autres, qui s'en sentent au bord, aient le désir d'en franchir le seuil.

Quant à ce qu'il a appris de son « métier », Lacan nous témoigne que c'est l'urgence — et là on retrouve ce qu'il écrit dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » de mai 1976 —, l'urgence de servir les autres, l'urgence de servir non pas, comme objet, aux autres (à ceux qui se tiennent, comme analysants, à la place de l'autre dans le discours de l'analyste), mais l'urgence de les servir, *sans délai*, à son séminaire, ne serait-ce que pour leur montrer qu'eux aussi, comme objet cause du désir, ils lui servent — de ce que le manque lui manque — à en soutenir l'impossible. Oui, pour Lacan, la psychanalyse était une urgence, à servir sans délai. Il était urgent pour lui de servir l'intension de la psychanalyse, comme il était urgent pour lui de servir à son extension. ■